

L'EAU DE VIE QUI NE MOUILLE PAS LES MAINS

L'AZOTH DES PHILOSOPHES DE BASILE VALENTIN

Charles d'Hooghvorst

TEXTE DE BASILE VALENTIN¹

... « Après que moi, Adolphe, j'eus, selon le désir que j'en avais, pris la résolution d'aller à Rome, j'en entrepris le voyage afin de pouvoir ensuite m'attacher avec plus de soin à la recherche de la connaissance des arts les plus secrets. Etant donc arrivé dans cette ville si renommée, et me trouvant une certaine nuit hors de mon logis, grandement affaibli par les pluies et les tempêtes qu'il avait fait durant le long de la journée, j'entrai, pour me reposer, dans une caverne souterraine dont il y a un assez grand nombre dans Rome. Ayant dans ce lieu-là fait ma prière à dieu et imploré son assistance, étant encore à jeun, le sommeil me surprit et je m'endormis ; mais n'étant pas couché commodément, je m'éveillais sur le minuit, et je considérais la caverne qui me servait d'hôtellerie. Alors pensant aux ouvrages admirables de dieu, très bon et très grand, et réfléchissant avec attention sur les misères de la vie humaine, je vins ensuite à raisonner en moi-même sur les secrets et sur l'œuvre des philosophes. Comme je pensais profondément à cette science, il me sembla entendre quelque bruit dans ma caverne, qui néanmoins cessait au même instant. Cependant cela me faisait peur ; je craignais que ce ne fût des sorciers ou des larrons. Implorant de nouveau l'assistance de dieu, j'aperçus au plus profond de ma caverne une petite lumière, qui, s'augmentant peu à peu, s'approchait insensiblement auprès de moi. Tombant comme en faiblesse de frayeur, j'hésitais sur ce que j'avais à faire. Au moment même je vois un homme très resplendissant et comme aérien, portant sur sa tête une couronne royale, qui était par tout ornée d'étoiles. Le regardant attentivement et considérant toutes ses parties intérieures, je voyais son cerveau, de même qu'une eau cristalline, se mouvoir de soi-même comme les nues. Son cœur me paraissait d'un rouge de rubis. Le poumon, le foie, le ventricule et la vessie étaient purs, clairs et transparents comme le verre. La rate et le reste des intestins paraissaient aussi, mais il n'avait point de fiel,

¹ *Bibliothèque des philosophes chimiques*, t. II, éd. BEYA, 2003, pp. 122 – 124.

et je ne puis par mes paroles exprimer la clarté de cet homme non plus que sa pureté. Effrayé de plus en plus de cette vision : ô seigneur, mon dieu, m'écriais-je, délivrez-moi de tout mal ! Mais cet homme s'approchant de moi : Adolphe, me dit-il, suis-moi et je te montrerai les choses, qui te sont préparées pour que tu puisses passer des ténèbres à la lumière. J'ignore qui vous êtes, lui répondis-je ; que l'esprit du seigneur du ciel et de la terre me conduise. Suis-moi me dit-il une seconde fois, car à cause que tu crains dieu, ajouta-t-il, et que tu m'aimes, je t'aimerai pareillement, et tu loueras le nom du seigneur. Ayant proféré ces paroles, il me fit entrer dans le fond de la caverne, où considérant plus attentivement toutes ces choses, je vis dans sa couronne une étoile rouge très reluisante, dont les rayons pénétraient mon corps et mes entrailles. Sa robe était de lin blanc, parsemée de fleurs de diverses couleurs, la verte principalement reluisait au dedans. Outre ces choses, une certaine vapeur, toujours mouvante, montait de son cœur à son cerveau, et redescendait de son cerveau dans son cœur. Enfin il ébranla de la main la muraille en faisant un bruit éclatant, et disparut à mes yeux. Je me trouvai de nouveau dans les ténèbres et mon âme fût saisie d'une nouvelle crainte.

Au lever du soleil, j'allumai une bougie pour visiter l'intérieur de la caverne. Je vis la muraille ébranlée et je trouvai un coffre de plomb. L'ayant ouvert, j'en tirais un livre, dont les feuillets étaient d'écorce de hêtre, sur les feuillets était mise en écrit, pour qu'on put s'en souvenir la figure parabolique du vieil Adam. Je la lisais jour et nuit, et enfin une voix me révéla ce secret, et me fit connaître plusieurs choses admirables. Je regardais au midi, où sont les chauds lions, et aux lieux assujettis aux pôles et au septentrion, dans lesquels lieux sont les ourses. Je chantais les louanges du seigneur ; j'exaltais son saint nom, et je connaissais le mystère de ce livre, cacheté du sceau de la nature. Je vais mettre ici ce secret, de la manière qu'il était écrit dans ce même livre.» ...

www.editionsbeya.com/collection/images-cabalistiques-et-alchimiques p. 109 à 120